



Louis de Bernières.- *Birds Without Wings* (Published by Knops in 2004, and by Vintage Digital en 2011), 625p.

C'est dans la ville fantôme d'Eskibahçe au cœur de l'Anatolie que Louis de Bernières situe son épopée: *Birds Without Wings* ("Des oiseaux sans ailes") qui revient sur les dernières années de l'Empire Ottoman. Le roman en question est le sixième écrit par l'auteur anglais, de d'ascendance française, et qui a décidé de revenir vers la thématique de la guerre après le succès de son roman *Captain Corelli's Mandolin* (*La mandoline du capitaine Corelli*, 1994).

Dans l'absence d'un protagoniste central, les 95 chapitres du roman révèlent des portraits d'une dizaine de personnages, entrecoupés de récits historiques sur Mustafa Kemal, père de la Nation Turque. Le récit qui débute en 1900, pour s'achever vers 1920, s'ouvre sur la naissance de Philothei, fille chrétienne, que l'imam musulman du village va bénir. Les autres personnages font leur apparition progressive comme Polyxeni, la mère de Philothei, Ayse la femme de l'*Imam*, Ali et Mohammed, Iskander le potier qui passe son temps à inventer des proverbes et des histoires. La ville est gouvernée paisiblement par Rustem Bey alors que l'apothicaire, Levon l'Arménien, fournit des soins médicaux pour tous. Philothei, la jeune chrétienne grandit pour devenir une beauté convoitée, accompagnée de sa meilleure amie Drosoula. Philothei est fiancée au jeune berger musulman Ibrahim, plus tard connu sous le nom d'Ibrahim le Fou. Mehmetçik et Karatavuk, joyeux vagabonds inséparables malgré leurs croyances différentes.

Le roman est inauguré par des anecdotes diverses, qui sont reliées entre elles par la ville d'Eskibahçe (détruite plus tard), qui fait de cet espace fictif un personnage central. L'auteur donne à voir des descriptions de la ville aux maisons couleur pastel comme métaphore de l'harmonie entre chrétiens et musulmans qui y vivent. Le mélange d'ethnies et de religions reflète la tolérance de l'Empire Ottoman à travers l'histoire de la belle chrétienne Philothei et Ibrahim le berger musulman et par d'autres petits récits qui montrent cette cohabitation chrétienne-musulmane. Toutefois, malgré la tolérance affichée par les Ottomans, quelques drames se jouent dans cette petite communauté, comme la lapidation de la femme de Rustem Bey adultère et qui sera traînée jusqu'à la place publique pour recevoir son châtimeant, mais

sauvée à la dernière minute par l'*Imam*, l'apothicaire arménien qui a faillit être attaqué par la foule ou encore le frère qui assassine sa sœur enceinte et célibataire. Autant de péripéties qui révèlent les fissures de l'Empire Ottoman jusqu'à ce que tout s'effondre avec la guerre.

La Première Guerre mondiale survient après les guerres des Balkans et le conflit dramatique entre la Turquie et la Grèce qui va déclencher l'expulsion des chrétiens turcs vers la Grèce et l'évacuation des musulmans grecs en Turquie. Le récit donne des détails précis qui juxtaposent la violence avec la narration et finalement la guerre mondiale va scinder la population d'Eskibahçe. A cet effet, les musulmans sont recrutés pour se battre tandis que les chrétiens vont être dédiés aux bataillons de travail. Les lettres écrites par le personnage de Karatavuk, jeune soldat vont revenir sur l'atrocité de la campagne de Gallipoli ("Karatavuk à Gallipoli, Karatavuk se souvient", chap.57, 330-337) où les soldats australiens et turcs lancent non seulement des bombes mais des cadeaux dans les camps ennemis respectifs.

Les chapitres dédiés à Mustafa Kemal (Ataturk) relèvent presque du reportage et scindent la narration du récit, le rendant plus compliqué à lire. Ses apparitions sporadiques, telle des leçons d'histoire dans le roman, sont juxtaposées avec celles des autres personnages et donnent un élan étonnant à tout le récit. Ce texte de Bernières a été accueilli par la critique comme un autre "Guerre et Paix" de Tolstoi auquel le romancier anglais vouait une grande admiration sans oublier de citer le mexicain Gabriel Garcia Marquez connu par ses trilogies, peut être des pistes inspiratrices pour l'auteur de *Birds Without Wings*. L'ouvrage est un récit sur le deuil, sur la perte d'une communauté où les musulmans et les chrétiens cohabitaient en paix et sérénité, comme à travers l'exemple de fraternité entre le jeune Karatavuk qui apprendra à lire et écrire grâce à Nicos son ami chrétien ("Of reading and Writing" chap.17, 88-91) où encore l'*imam* Mahdi qui fait un effort pour bénir un enfant chrétien et les chrétiens qui vont prier la Vierge Marie pour leur Frères musulmans. Cette communauté idyllique, comme le montre de Bernières, était condamnée à se désintégrer comme l'Empire Ottoman que les parties sur Mustafa kemal, greffées au récit, viennent éclairer.

Toutefois, la partie du roman la plus reliée à l'Histoire reste celle de Karatavuk qui mène le combat à Gallipoli, où il est témoin de nombreux actes de courage. En effet, les souvenirs de guerre de Karatavuk (Karatavuk à Gallipoli, Karatavuk remembers [(1), (2), (3), (4), (5), (6), (7), (8)] reviennent sur des épisodes où le personnage se remémore, non sans une certaine amertume, ses premières années de soldat où il s'était porté volontaire à la

place de son père pour prendre part à la bataille des Dardanelles, qui opposa les forces ottomanes aux forces britanniques et françaises, vécue comme une guerre sainte par le jeune turc (330-337): “Quand je repense à ces jours, la première chose qui me vient à l’esprit est que nous tous nous avons cru à une guerre sainte. On nous a répété maintes fois ce fait et chaque unité comptait un *imam* parmi ses rangs qui nous rappelait que c’était un jihad en reprenant les mots du Sultan lui-même (...) Je dirais aujourd’hui que je doute qu’il existe quelque chose qui peut être appelée comme ça car la guerre n’est pas sainte (330).”

Le jeune Karatavuk n’oublie pas de décrire les navires des forces ennemies qui arrivèrent pour livrer bataille contre les Ottomans: “je n’ai jamais vu auparavant quelque chose comme ces grands navires, ils étaient presque seize. Je ne trouve pas les mots pour vous expliquer combien ils étaient vastes. Ils étaient comme des îles (334).” Dans cette série de souvenirs de guerre, Karatavuk évoque l’allié germanique décrit dans ces termes par le personnage dans “Karatavuk at Gallipoli, karatavuk remembers” (2): “(...) Nous étions confus par le proverbe qui disait que “Les Non-croyants sont une seule nation” alors qu’il s’avère maintenant que ce n’est pas le cas et que quelques uns étaient du côté de la maison de l’Islam et non de celle de la guerre (338).” Karatavuk qui se sentait au début privilégié et chanceux d’être dans l’unité de Mustafa Kemal lui-même, met en doute le succès de ses tactiques d’assauts: “Mustafa Kemal savait déchiffrer les intentions de l’ennemi, était capable de les rendre confus et la plupart de ses attaques étaient réussies. Aujourd’hui avec du recul, j’en doute (...) Toutes les attaques étaient des assauts frontaux et plusieurs fois Mustafa Kemal avait sacrifié des milliers d’entre nous en une seule journée. Il nous inspirait, nous étions toutefois prêts à mourir mais maintenant ça me paraît inutile. Selon mon point de vue, en repensant à toutes ces années, on n’avait pas besoin d’opérer des attaques ou des contre-attaques (345).”

Karatavuk se souvient dans les autres parties de cette campagne de Gallipoli de la mort de son camarade de bataillon Fikret ainsi que de plusieurs anecdotes inhérentes au fait d’être soldat. Vers la fin de la campagne [Karatavuk at Gallipoli, The end of the Campaign (8)] décrit la fin du chaos, avec l’arrivée du froid hivernal qui prend de court les forces de l’ennemi et précipite leur départ et qui laisse des images de désolation constatées par le personnage: “je vais vous confier une chose triste avec le départ des Francs et qui m’a beaucoup affectée. Quand nous étions arrivés aux plages, nous avons trouvé tous les chevaux et mules qu’ils avaient laissés (...). N’ayant pas pu

les emmener avec eux, ils avaient tranché la gorge ou abattu d'un coup de feu leurs bêtes après leur avoir donné à manger et les avoir pansés (404).”

Avant l'épilogue qui est constitué de 6 chapitres, l'auteur accorde une place au massacre des arméniens et évoque à plusieurs reprises la déportation des chrétiens vers la Grèce. Dans le chapitre intitulé “Exodus,” le père Krisotoforos, après un rêve prémonitoire, se réveille sur l'arrivée des autorités ottomanes pour lui annoncer la déportation des chrétiens d'Eskibahçe: “Les ordres du sergent Osman était de rassembler toute la population chrétienne de la ville et de marcher jusqu'à Telmessos où tous allaient être transférés à bord des bateaux vers la Grèce. Le sergent Osman n'avait pas reçu de transport, ni de provisions ou d'argent pour accomplir cette prouesse. Il fut assiégé par les groupes des chrétiens qui étaient au summum de l'hystérie: (...) Où se trouve la Grèce? (...). Les grecs sont-ils ottomans comme nous? A partir de maintenant, vous êtes grecs, pas ottomans. Et nous ne sommes plus ottomans, nous non plus, mais turcs. Le sergent haussa ses épaules et ajouta: et demain qui sait? On pourrait devenir quelque chose d'autre, et vous pourriez devenir des nègres et les rats des lapins (527, 528).”

Devant la résistance de Daskalos Léonidas (qui rêvait à 20 ans du retour d'une Grèce au pouvoir dirigé à partir de Constantinople [“The Humiliation of Daskalos Leonidas,” 257, 271]), le sergent Osman lui expose une vérité étonnante et qui révèle toute l'absurdité de la situation: “(...) Je m'en fous si vous vivez ici ou en Grèce, sur la lune ou sur un arbre comme un singe (...) et autre fait important est que l'une de mes grandes mères était chrétienne de Serbie (...) Si vous voulez blâmer quelqu'un blâmez les Grecs de nous avoir envahis et d'avoir porté la moitié du pays au gaspillage (“Exodus,” 531).”

Dans le récit, Levon commerçant apothicaire arménien, père de trois filles dont Drosoula amie inséparable de Philothei, est vu comme un traître opportuniste fait l'objet de moqueries et battu par la foule malgré sa connaissance et son élégance. Mais son manque de robustesse l'exposait aux attaques: “Regardez le lâche! S'exclamait Iskander devant les rires de la foule. Ce n'est pas un homme, c'est un chien, ajouta Charitos (...) –Frappez-le! Frappez-le! cria la femme (...)– Cochon traître!” (“The Humiliation of Levon the Armenian”161). L'humiliation de Levon est une métaphore du massacre de toute une population arménienne de l'empire turc en 1915 où presque 600 notables ont été assassinés à Constantinople et qui fût le début du génocide.

L'épilogue du roman qui est constitué de 6 qui chapitres, montrent la malédiction des conflits ethniques et font tomber le récit dans plusieurs fins dramatiques. Après avoir été témoin des atrocités grecques, Ibrahim a l'air

de est devenu fou et tue Philothei, victime de l'utopisme et de l'absolutisme religieux. L'ouvrage expose les faits historiques avec des perspectives subjectives mais en veillant à l'équilibre entre les positions différentes sur les conflits en question.

Si l'auteur retrace indéniablement la montée du nationalisme turc au début de cette Première Guerre mondiale, la bataille de Gallipoli et le massacre ethnique qui ont déchiré ce monde y trouvent une large place. L'amour et la mort se cachent derrière le spectre de la guerre et finissent par colorer toute la dimension historique de *Birds Without Wings*.

Houda Benmansour
Université Mohammed V de Rabat